

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

- 145 **Camera oscura (XXXI)**
Christian Sauvé
- 159 **L'Académie du crime**
Norbert Spehner

- 165 **Encore dans la mire**
Michel-Olivier Gasse
André Jacques
Martine Latulippe
Jean Pettigrew
Norbert Spehner



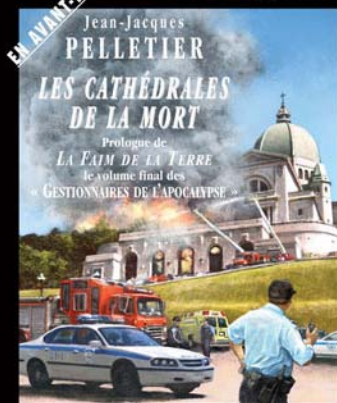
N  31

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 30

L'ANTHROPOLOGUE PERMANENT DU POLAR

10 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,22 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,22 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 28,22 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, 120, Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 31 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 31 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juillet 2009

© **Alibis et les auteurs**



Petit printemps pour le polar alors que s'activait déjà la machine hollywoodienne à grand déploiement. Dès que les neiges de l'hiver ont disparu, le trimestre a semblé appartenir aux robots favoris de notre revue-sœur *Solaris*... et la récolte de films à suspense n'a pas été abondante. Ceci dit, il y a quand même des films à signaler durant le dernier trimestre, dont quelques réussites modestes et une poignée d'échecs intéressants. Voyons donc à quoi ressemblaient les choses en ce début d'été hâtif.

Attention : danger moral

Après avoir été empoisonné, mitraillé, électrocuté et jeté hors d'un hélicoptère dans **Crank**, l'indestructible Chris Chelios (Jason Statham, toujours aussi solide) est de retour dans **Crank 2 : High Voltage [Crinqué 2 : Sous haute tension]**. Ramassé à la spatule par des mafieux asiatiques, Chelios se réveille quelques semaines plus tard sur une table d'opération, apparemment transformé en donneur d'organes involontaire. Il s'évade avant qu'on lui prélève sa virilité, mais pas avant d'avoir pu constater que son cœur a été remplacé par une pompe électrique. Dévalant de nouveau les rues de Los Angeles, il doit à la fois se recharger pour se garder en vie et trouver qui lui a subtilisé une partie de lui-même... avant de manquer de courant.

Rien dans **Crank 2** n'est supposé faire partie du registre de la réalité. Même une fois l'invraisemblable prémisse pardonnée, les concepteurs Neveldine/Taylor ne se refusent aucune énormité en cours de route. Chelios subit une quantité phénoménale de sévices corporels tout en gardant l'étoffe d'un héros d'action. La cohésion du film est tellement accidentée qu'une prostituée chinoise folle, un transgenre mexicain et une tête décapitée font tous partie des épreuves qu'il doit affronter. Et ceux qui avaient

admiré le côté délirant des acrobaties amoureuses de Chelios et de sa douce dans le premier film seront peut-être impressionnés d'apprendre que cette suite tente de doubler la mise... en pleine piste de course de chevaux.

Ce qui est un peu plus surprenant, c'est que cette intention sans limite d'épater le public est accompagnée d'une esthétique expérimentale. À n'importe quel moment, **Crank 2** échappe aux limites du réalisme pour se jeter dans un impressionnisme débridé. Un



Photo: Lionsgate

affrontement attendu entre Chelios et sa proie devient un combat entre monstres géants à la **Godzilla**, un survol des influences formatives du héros prend la forme d'un *talk-show* alors que la finale fait presque littéralement fondre la pellicule. À sa manière, **Crank 2** s'approche du film d'auteur... ce à quoi on ne s'attend tout de même pas de la part d'un petit thriller d'action à budget modeste.

Il peut être utile de savoir que **Crank 2** est un des premiers films d'action hollywoodiens entièrement tourné à l'aide de caméras numériques disponibles pour les quidams, simplifiant considérablement les mécaniques et coûts du tournage tout en permet-



Photo: Lionsgate

tant aux cinéastes de laisser libre cours à leur imagination. Cependant, il y a lieu de se demander si cet imaginaire vaut la peine d'être exploré. **Crank 2** a un côté grotesque impossible à gober sans arrière-goût : les personnages du film ne sont pas tant des humains que des marionnettes de chair prêtes à être torturées. Une scène particulièrement violente montre la poitrine siliconée d'une danseuse exotique se dégonflant après une balle bien placée... le genre de gag douteux que l'on ne voudra pas néces-

sairement revoir ou encourager. Malgré l'appel à la « comédie », rares seront ceux qui pourront apprécier **Crank 2** sans un sentiment d'inconfort – et le pressentiment sinistre qu'en accueillant des séries telles que **Saw** et **Crank**, le cinéma se dirige irrémédiablement vers des divertissements de plus en plus moralement désaxés.

Bref, un film inconséquent à ne pas voir à la légère.

Histoires familiales mal racontées

Personne ne reniera le désir des jeunes générations de voir des histoires de leur temps. Si **Fatal Attraction** compte déjà deux décennies, pourquoi boudier le plaisir d'une remise à neuf mettant en vedette de jeunes et jolis acteurs ? Il n'y a rien de mal à raconter une histoire familière à nouveau... en autant qu'une certaine compétence reste au rendez-vous.

Les qualités superficielles sont certainement au rendez-vous lors des premières minutes d'**Obsessed** [Obsédée], thriller domestique où (histoire connue) un homme marié doit composer avec les actes de plus en plus détraqués d'une autre femme. Dans ce cas-ci, c'est au tour d'Idris Elba de tenir le rôle du mari pourchassé, et ce, même si c'est la nettement plus célèbre Ali Moore (**Heroes**) qui joue la tentatrice et l'encore plus célèbre Beyonce Knowles qui incarne le rôle de la femme trompée. Le couple menacé vit, dès le générique, un train de vie hollywoodien quasi parfait : la grande maison fraîchement achetée (avec vices de construction éventuellement très utiles), le tout nouveau poupon, le bon emploi pour le père de famille et la bonne santé



pour tout le monde. Un des seuls traits intrigants du film est que le mari est un coureur de jupons récemment rangé, et que sa femme est nulle autre qu'une de ses anciennes

secrétaires. Et voilà qu'une nouvelle assistante intérimaire commence à travailler pour lui...

Le reste est d'une prévisibilité navrante, rendue encore plus exaspérante par le refus du scénario d'entrer dans le vif des détails ou bien de ternir ses protagonistes. Notre héros ne succombe pas vraiment à la tentation ; il est manipulé à l'aide d'une intoxication involontaire. Ses faiblesses passées ne font qu'entacher sa réputation au lieu d'influencer ses actions durant le film. La femme trompée est parfaite, alors que la tentatrice n'a aucune profondeur psychologique autre que d'agir en parfaite psychopathe. À deux reprises, une crise imminente est évitée par des agissements imprévisibles et rapportés par une tierce personne : la menace disparaît avant de faire trop de dégâts. C'est ce refus d'aller au fond des enjeux qui fait d'**Obsessed** un film si ordinaire pendant presque toute sa durée. La prémisse est tellement familière qu'il n'y a aucune impression de menace, de danger... ou même d'intérêt.

Mais attention : **Obsessed** se dirige tout droit vers l'oubli instantané lorsqu'un revirement tardif et inusité vient capter l'attention ! Car c'est au troisième acte que le supposé protagoniste est complètement mis de côté et que l'intrigue continue d'avancer entre les deux femmes qui se partagent alors la tête d'affiche du film. Faisant fi des conventions ou même des principes d'une bonne histoire bien racontée, **Obsessed** met soudainement le poids de l'héroïsme sur un personnage jusque-là secondaire, changement de cap si délibéré (le héros est, pendant ce temps, pris en pleine circulation dans son SUV) qu'il laisse soupçonner le poids d'une influence extérieure sur le scénario. Pourquoi la diva Beyonce Knowles se contenterait-elle d'un rôle secondaire de femme trompée si elle peut prendre le contrôle de l'action et résoudre la situation elle-même ?

Le hic, évidemment, c'est que tout cela ne fait pas d'**Obsessed** un film réussi ou satisfaisant. C'est plutôt un résultat nettement plus remarquable pour ses échecs inusités que pour ses faibles succès. Le tout sera bon comme contre-exemple pour les scénaristes en herbe, mais pas vraiment pour ceux qui veulent une pièce de divertissement bien bouclée.

Devant un échec si particulier, il y a de quoi être réconforté par celui, beaucoup plus conventionnel, de **Fighting [Combats de rue]**, autre œuvre du trimestre destinée aux jeunes adultes. C'est un film qui ne sait ni quelle histoire il doit raconter, ni à quel point la réalisation d'une intrigue a un impact.

À voir la bande-annonce, on pourrait croire qu'il s'agit d'un autre film d'arts martiaux destiné aux post-ados américains. À New York, un jeune homme aux instincts de bagarreur (Channing Tatum) est pris sous l'aile d'un promoteur (Terrence Howard) qui voit en lui une façon de faire beaucoup d'argent et de relever sa minable réputation. Quelques combats à main nue suivent, laissant au jeune héros le soin de démontrer qu'il peut casser la gueule de n'importe qui sur demande. Des complications romantiques et dramatiques s'ensuivent.

Comme prétexte pour un film d'action, on aura vu pire. Malheureusement, **Fighting** n'est pas vraiment intéressé à devenir un film d'action. Tout finit par tourner autour de la misère d'être un *hustler* new-yorkais au bout du rouleau. Alors que le film s'embourbe dans des développements dramatiques laborieux entre le protagoniste, son gérant malmené et une jolie mère célibataire, les scènes de combat sont ordinaires et réalisées sans aucun intérêt particulier. Le jeune protagoniste aurait pu être un chanteur ou un joueur d'échecs plutôt qu'un combattant sans que cela ne fasse aucune différence dans la façon de raconter le reste du film.

Le résultat tombe à plat. Comme drame, c'est à la fois interminable et prévisible. Comme film d'action, il n'y a manifestement

Photo : Universal Pictures



Photo : Universal Pictures



pas assez de matériel à se mettre sous la dent. Les comparaisons avec certains films classiques de Jackie Chan sont instructives seulement pour démontrer comment action bien tournée et comédie gentille peuvent compenser une prémisse simpliste... Tel que présenté à l'écran, cependant, **Fighting** est flasque et dépourvu d'énergie : le portrait de ses personnages, à commencer par une autre performance agaçante de Terrence Howard, est plus pitoyable que triomphant. En matière de drames new-yorkais pour adolescents, on a vu nettement mieux, et ce, assez récemment : **The Wackness**, par exemple, avait un charme mi-amer plus réussi et ne trompait pas les attentes de son public en lui promettant des combats à coups de poing. Peut-être que, effectivement, **Fighting** aurait été un film plus satisfaisant s'il avait mis en vedette un joueur d'échecs...

Passons aux choses sérieuses

150

Oubliant momentanément le poids démographique des cinéphiles adolescents, le cinéma hollywoodien a tout de même réservé deux offrandes ambitieuses aux cinéphiles adultes en ce printemps 2009. Deux adaptations généralement menées de façon compétente, mettant en vedette certains des meilleurs acteurs œuvrant présentement dans ce milieu. Qui aurait cru une telle moisson possible ?

Le plus connu des deux, **Angels & Demons** [**Anges et Démon**s], est évidemment l'adaptation du livre à succès de Dan Brown. Ce premier volume des aventures de Robert Langdon étant devenu au grand écran une suite au **Da Vinci Code**, il y a une tension supplémentaire assez amusante lorsque le symbologiste américain est appelé d'urgence par le Vatican. Car la pagaille règne à Rome : la tenue d'un conclave pour élire un nouveau pape ne suffisant pas, voilà que des terroristes ont laissé traîner une bombe d'antimatière quelque part sous la ville. Non seulement menacent-ils de vaporiser le Saint-Siège, mais ils comptent entre-temps tuer des otages importants. Accompagné d'une jolie physicienne italienne qui sait tout sur l'antimatière



Photo : Columbia Pictures

mais se contente habituellement de fournir des détails historiques sur l'histoire romaine, Langdon part donc à la recherche d'indices dans une course qui l'amène finalement à traverser tout Rome à quelques reprises.

Ceux qui se souviennent bien du roman seront surpris de voir une succession de changements plus ou moins importants adoucir l'aspect parfois rocambolesque de l'œuvre d'origine. Le thème « science contre religion » est mené avec moins de conviction, et le scénariste Akiva Goldman a substantiellement modifié la nature de la conclusion délirante de Brown. Si le résultat est une adaptation beaucoup moins difficile à gober, c'est également un film qui prend moins de risques et récolte ainsi moins de dividendes que le roman original.

À ces carences s'ajoutent des écueils d'adaptation un peu moins évidents. Si l'un des charmes du roman de Brown était l'accumulation hallucinante de détails historiques et techniques au sujet de Rome, de la fraternité des Illuminatis, des rituels



Photos : Columbia Pictures



catholiques et autres sujets ésotériques, cette même accumulation de détails semble ridicule au grand écran : les personnages expliquent les énigmes et se récitent des faits sur un ton grave qui rehausse l'impression qu'ils sont les seuls à être véritablement intéressés par ces détails. Si le lecteur avait l'impression d'apprendre quelque chose, voire même de participer à la déduction, le spectateur, lui, se contente d'assister aux échanges sans se sentir personnellement impliqué.

Ceci dit, le travail de Ron Howard et compagnie comporte tout de même plusieurs éléments appréciables : les ambigrammes étonnants de John Langdon sont brièvement aperçus dans le film ; Tom Hanks y joue un héros beaucoup plus actif que dans **The Da Vinci Code** ; et la cinématographie somptueuse est à la hauteur de ce que l'on attend d'un film se déroulant à Rome. De manière plus surprenante, on constatera que le protagoniste émerge de l'intrigue tout aussi peu convaincu de la religion qu'au début : une rareté dans un univers *mainstream* américain où la tendance penche plutôt du côté croyant.

152 Mais en tant que film à suspense, **Angels & Demon** reste souvent plus inerte qu'il ne devrait l'être. Trop long et généralement sans verve, c'est un film qui livre la marchandise de justesse, et ce sans les particularités les plus insolites de son œuvre d'origine. Reste que c'est un film un peu plus réussi que **The Da Vinci Code**...

On sortira légèrement plus satisfait de **State of Play [Jeux de pouvoir]**, un film qui réussit à adapter une minisérie politique de la BBC en un film indéniablement situé à Washington. Les thrillers politiques américains sont déjà assez rares : ce qui rehausse le profil de celui-ci est l'interaction complexe de la politique et des journalistes qui sont au centre de l'intrigue. C'est un vétéran de la presse écrite (joué par un Russell Crowe au charme blasé) qui tient le beau rôle, enquêtant sur un meurtre insolite qui finit par être relié à son ami représentant au Congrès. Rapidement, la sombre histoire semble happer dans son sillage le suicide d'une assistante du politicien et des machinations reliées aux armées mercenaires de plus en plus employées par le gouvernement américain.

Comme si ce n'était pas suffisant, **State of Play** nous plonge également dans une réalité où les reportages en profondeur, coûteux, sont délaissés au profit des blogues, plus rapides et superficiels. C'est ainsi que notre journaliste vétéran est forcé de faire équipe

avec une jeune blogueuse qui en apprendra énormément, surtout lorsque commencent à pleuvoir les coups de feu... et que les renversements se succèdent.

Pendant presque toute sa durée, **State of Play** est un thriller politique admirable ; une pièce bien réfléchie, bourrée de questions d'actualité brûlantes. Le travail de journaliste d'enquête a rarement été aussi bien présenté au grand écran depuis des années, et le réalisateur Kevin Macdonald sait comment doser ses ingrédients.

Hélas, le scénario prend des risques un peu plus surprenants en fin de course et se termine par un retournement qui, bien que rehaussant les thèmes centraux du film, nous laisse avec plus de questions et moins d'admiration que si le tout s'était terminé quelques moments plus tôt. On aura beau admirer la confrontation ultime, bien personnelle, entre les liens amicaux et l'éthique journalistique, les éléments de la finale tirent par les cheveux une intrigue jusque-là généralement plausible... et c'est sans compter la contamination par association de certains idéaux précédemment présentés avec vigueur.

Ceci dit, tous ne seront pas aussi sensibles à cette finale décevante et il faut bien avouer que **State of Play** demeure un rare exemple de thriller adulte, réfléchi et prenant, dans un marais de films beaucoup plus frustrants. Peu importe ce que l'on pensera de sa fin, l'essentiel de l'expérience est réussi.

Duels d'acteurs ; victime : le public

Avec les talents et moyens à la disposition d'Hollywood, quoi de plus frustrant qu'un film qui semble profiter de tous les atouts et qui ne réussit tout de même pas à correspondre aux attentes ?

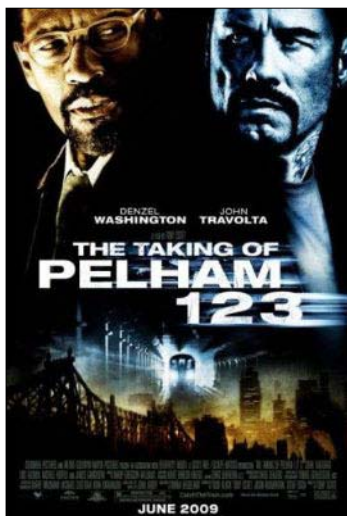


En cette ère d'acteurs compétents, d'effets spéciaux impeccables et de budgets faramineux, il est encore surprenant de voir des projets échouer sur des écueils pourtant parfaitement prévisibles.

Prenons, par exemple, le remake **The Taking of Pelham 123** [**Pelham 123 : L'ultime station**], un thriller new-yorkais s'intéressant particulièrement au système de transit souterrain de la ville. Comme dans l'œuvre d'origine, les passagers d'un wagon de métro sont pris en otage par un criminel connaissant bien le système. Puis, une bonne partie du reste de l'intrigue est un enchaînement de conversations entre le criminel et un employé de la ville de New York.

Légère différence dans cette mouture 2009, le représentant de la ville est un contrôleur (Denzel Washington, étonnamment bedonnant) qui, à quelques soupçons près, incarne le parfait quidam plongé en pleine aventure. De l'autre côté du micro se trouve un criminel beau parleur (John Travolta à la barbiche diabolique) qui semble tout aussi intéressé par les répercussions financières de ses actions que par la rançon demandée pour ses otages. Diverses autres mises à jour nous rappellent de temps en temps qu'il ne s'agit pas du film original de 1974 ou du téléfilm de 1998 : Internet sans fil est omniprésent, on ne peut manquer l'atmosphère new-yorkaise post-9/11, ni les clins d'œil à l'actualité politique récente.

Entre les mains de Tony Scott, un réalisateur qui avait frôlé la folie cinématographique avec **Domino**, il y avait de quoi s'attendre à un charabia frénétique. Mais après un générique d'ouverture caféiné, l'essentiel du film s'avère assez bien contrôlé. Mis à part des interludes saccadés présentant le transport à haute vitesse de la rançon à travers les rues bondées de la métropole, Scott garde un bon contrôle sur sa caméra et alterne bien entre la claustrophobie du wagon de métro pris en otage et l'incertitude de ceux chargés de résoudre la situation. Le tout avance de manière satisfaisante, et le scénario n'est pas trop bête malgré une empathie bien mince envers les passagers pris en otage.



C'est malheureusement le troisième acte qui finit par gâcher le plaisir modeste de **The Taking of Pelham 123** : une fois sorti des tunnels souterrains de New York, le film perd perceptiblement de son intérêt et ne sait que faire avec son protagoniste. Les ficelles de l'intrigue sont maladroitement bouclées (l'aspect financier du plan semble bien improbable dès que sont révélés chiffres et commodités), alors que le face-à-face entre les deux têtes d'affiche devient de plus en plus forcé. Même dans la tradition sanguinaire du thriller hollywoodien où le vilain subit ce qu'il mérite, la conclusion du film paraît excessivement violente et entache l'image d'un protagoniste jusque-là bien ordinaire et sympathique. Fausse note à la fin d'une pièce pourtant potable : pourquoi faut-il qu'une production professionnelle se termine d'une façon tellement amateur ?

Mais cette déception ultime est peut-être préférable à celle d'une production qui ne réussit jamais à décoller avec des éléments pourtant prometteurs. Nul besoin d'être un fêru des films de gangsters classiques pour s'intéresser à **Public Enemies** [**Ennemis publics**]. Quoi de mieux qu'un mélange de Chicago au milieu des années 1930, d'un criminel de la trempe de John Dillinger, d'une représentation du FBI à ses débuts héroïques et d'une jolie *moll* (jouée par nulle autre que Marion Cotillard) dans un autre titre signé par Michael Mann ?



Tant de possibilités, et pourtant... le film refuse sans cesse d'accélérer. La faute revient à un scénario sans flair qui ne réussit pas à happer les spectateurs dans la réalité du Chicago de 1933-1934. Les belles années du braqueur de banques Dillinger sont racontées avec un manque étonnant de cohésion, créant un sentiment non seulement de confusion, mais d'authentique ennui. Avec un titre comme **Public Enemies**, on aurait pu s'attendre à un affrontement entre le bien et le mal tels qu'incarner par criminel et agent du FBI, mais ni Johnny Depp en Dillinger ni Christian Bale en agent du FBI Melvin Purvis n'atteignent l'intensité des rôles qui ont fait leurs renommées.

D'autres développements moins réussis s'enchaînent au fil des longues minutes. On insiste assez longtemps sur l'aspect romantique de la vie de Dillinger, interrompant ainsi l'élan du film pour ce faire. Le FBI n'y est pas toujours bien représenté (on y voit les premières heures de l'écoute électronique, mais surtout des scènes d'interrogation tournant à la torture) alors que le scénario ne fait qu'effleurer l'extraordinaire popularité de Dillinger auprès de la population de l'époque. Les historiens amateurs remarqueront une adhérence bien variable aux véritables faits de la carrière de Dillinger, et plus particulièrement au sort de ses complices.

Mais, au-delà du scénario moribond, c'est sans doute la réalisation maladroite de Michael Mann qui finit par saper le plaisir du film. Comme **Collateral** et **Miami Vice**, **Public Enemies** est tourné en caméra numérique, mais l'approche naturaliste privilégiée n'impressionne guère. La caméra à l'épaule sautillante est constamment utilisée sans raison, et l'éclairage manque cruellement à plusieurs plans qui tombent dans l'obscurité accidentelle. À l'occasion, le film devient même laid à regarder : une fusillade nocturne semble avoir été tournée et présentée en vidéo amateur, un choix qui n'ajoute rien au film tout en faisant décrocher le spectateur sensible à ce genre de choses. Mann, peut-être plus intéressé par l'exploration des jouets cinématographiques à sa



disposition, ne semble pas préoccupé par le scénario ou les personnages esquissés par celui-ci. Est-ce un accident si ses films sont de moins en moins intéressants depuis son adoption de la technologie numérique au cours de **Collateral** ?

Car le crime numéro un de **Public Enemies**, c'est bien de ne pas réussir à embarquer les spectateurs dans son atmosphère. Interminable (presque deux heures trente), c'est un film apparemment déterminé à ne pas exploiter tous les éléments à sa disposition. On s'y ennuie, et c'est là une offense impardonnable, nettement plus grave qu'un film se terminant en queue de poisson.

Bientôt à l'affiche

Été oblige, le calendrier des parutions prévues pour le polar est bien mince. Personne ne s' imagine, par exemple, que **G.I. Joe** sera plus qu'un film d'action à grand déploiement ! Néanmoins, quelques lueurs d'espoir persistent. Le retour de Quentin Tarantino au grand écran avec **Inglourious Basterds** est attendu malgré les critiques mitigées obtenues à Cannes. De plus, une paire de thrillers de série B promet des frissons de toutes sortes. Dans **Whiteout**, une détective doit pincer un tueur en série avant que ne s'installe le redoutable hiver antarctique, alors que sous les latitudes tropicales, **A Perfect Getaway** (du toujours intéressant réalisateur David Twohy) envoie un jeune couple d'aventuriers dans les griffes d'un autre tueur en série. En attendant une telle omniprésence de meurtriers, bon cinéma !

157

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

Prix Alibis

2010



Le Prix ALIBIS
s'adresse aux auteurs du Québec et du Canada francophone
et récompense une nouvelle de polar, de noir ou de mystère

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Les textes doivent être inédits et avoir un maximum de 10 000 mots (60 000 caractères). Ils doivent être envoyés en trois exemplaires (des copies, car les originaux ne seront pas rendus). Afin de préserver l'anonymat du processus de sélection, ils ne doivent pas être signés, mais être identifiés sur une feuille à part portant le titre de la nouvelle et les nom et adresse complète de l'auteur, le tout glissé dans une enveloppe scellée. La rédaction n'acceptera qu'un seul texte par auteur.

Les textes doivent parvenir à l'adresse de la rédaction d'Alibis :

**Prix ALIBIS, C. P. 85700, Succ. Beauport,
Québec (Québec) G1E 6Y6**

Il est très important de spécifier la mention « **Prix ALIBIS** ».

La date limite pour les envois est le **vendredi 19 février 2010**, le cachet de la poste faisant foi.

Le lauréat ou la lauréate recevra une bourse en argent de 1000 \$. De plus, il ou elle pourra s'envoler pour la France afin d'assister à un prestigieux festival de polar, voyage offert par le **Consulat général de France à Québec**. Le nom du gagnant ou de la gagnante sera dévoilé lors de l'édition 2010 du **Salon international du livre de Québec**. L'œuvre primée sera publiée en 2010 dans le numéro d'été d'Alibis.

Le jury est formé des membres de la direction littéraire d'Alibis. Il aura le droit de ne pas accorder le prix si la participation est trop faible ou si aucune œuvre ne lui paraît digne de mérite. La participation au concours signifie l'acceptation du présent règlement.

Pour tout renseignement supplémentaire, contactez Pascale Raud, coordonnatrice de la revue, au courriel suivant :

raud@revue-alibis.com

L'Académie du crime



NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en trois parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, les essais sur des auteurs spécifiques et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

ASCARI, Maurizio

A Counter-History of Crime Fiction: Supernatural, Gothic, Sensational

New York, Palgrave Macmillan (Crime Files), 2009, 224 pages.
Éd. or. : 2007.

CHLASTACZ, Michel

Trains du mystère : 150 ans de trains et de polars

Paris, L'Harmattan (Sang maudit), 2009, 189 pages.

FONDANÈCHE, Daniel & Audrey BONNEMAISON

Le Polar

Paris, Le Cavalier bleu (Idées reçues), 2009, 128 pages.

FRANK, Lawrence

Victorian Detective Fiction and the Nature of Evidence: The Scientific Investigations of Poe, Dickens and Doyle

New York, Palgrave Macmillan (Palgrave Studies in Nineteenth-Century Writing and Culture), 2009, 264 pages.

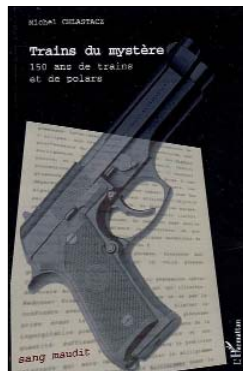
Éd. or. : 2003.

GREGORIOUS, Christina

Deviance in Contemporary Crime Fiction

New York, Palgrave Macmillan (Crime Files), 2009, 184 pages.

Éd. or. : 2007.



HERZOG, Todd

Crime Stories: Criminalistic Fantasy and The Culture of Crisis in Weimar Germany

New York, Berghan Books (Monographies in German History 22), 2009, 182 pages.

HORSLEY, Lee

The Noir Thriller

New York, Palgrave Macmillan (Crime Files), 2009, 328 pages.

Éd. or. : 2001.

HUMPHRIES, Drew (ed.)

Women, Violence, and the Media: Readings in Feminist Criminology

Lebanon (NH), University Press of New England (Northern Series on Gender, Crime and Law), 2009, 296 pages.

MILLER, Elizabeth Carolyn

Framed: The New Woman Criminal in British Culture at the Fin de Siècle

Ann Arbor, University of Michigan Press, 2008, xii, 284 pages.

PACKER, Jeremy (ed.)

Secret Agents: Popular Icons Beyond James Bond

New York, Peter Lang, 2009, xvi, 197 pages.

SPEHNER, Norbert

Le Roman noir, numéro hors série de *Marginalia* 4, février 2009, 26 pages.

Bibliographie des études sur le roman noir. Disponible à :

<http://www.scribd.com/marginalia>

TROTTI, Michel Ayers

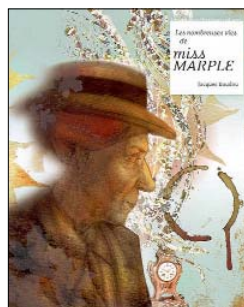
The Body in the Reservoir: Murder and Sensationalism in the South

Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008, ix, 301 pages.

TURAI, Cecilai Simonics

Prime Detectives in English Literature: The Importance of the Development of Serial Characters – Sherlock Holmes and Hercule Poirot

Sarrebrücken, VDM Verlag Dr. Müller, 2009, 64 pages.



À PROPOS DES AUTEURS

ADAMS, Guy & Lee THOMPSON

The Case Notes of Sherlock Holmes

Londres, Andre Deutsch Ltd., September 2009, 64 pages.

BARNES, Nigel

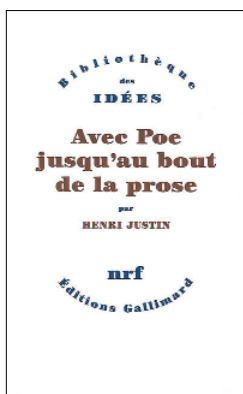
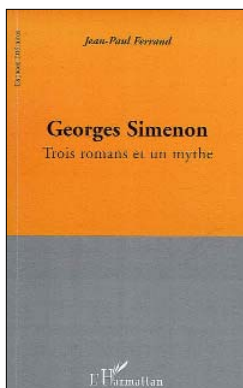
A Dream within a Dream: The Life of Edgar Allan Poe

London (UK), Peter Owen Ltd., 2009, 272 pages.

BAUDOU, Jacques

Les Nombreuses Vies de Miss Marple

Lyon, Les Moutons électriques (Bibliothèque rouge 14), 2009, 160 pages.



BLOCK, Lawrence

Step by Step: A Pedestrian Memoir

New York, Morrow, 2009, 384 pages.

BOUQUIN, Jean-Paul

Catalogue San-Antonio: les aventures de San Antonio, œuvres complètes

Dunkerque, Les Amis de San Antonio, 2009, 592 pages.

DUNCAN, Alistair

Eliminate the Impossible: An Examination of the Worlds of Sherlock Holmes on Page and Screen

London (UK), MX Publishing, 2008, iv, 244 pages.

DUNCAN, Alistair

Close to Holmes: A Look at the Connections Between Historical London, Sherlock Holmes and Sir Arthur Conan Doyle

London (UK), MX Publishing, 2009, 224 pages.

ELLIOTT, Doug & Bill BARNES (ed.)

Australia and Sherlock Holmes

New York, The Baker Street Irregulars (The B. S. I. International Series), 2008, ix, 208 pages.

FERRAND, Jean-Paul

Georges Simenon: trois romans et un mythe

Paris, et al., L'Harmattan (Espaces littéraires), 2009, 162 pages.

GELLY, Christopher

Raymond Chandler: du roman noir au film noir

Paris, Michel Houdiard, 2009, 233 pages.

GEORGES, Walter

Enquête sur Edgar Allan Poe

Paris, Phébus (PH. Libretto), 2009, 624 pages.

Éd. or.: 1998.

GILL, William Fearing

The Life of Edgar Allan Poe

Charleston (SC), BiblioLife, 2009, 360 pages.

Réédition de l'édition originale de 1877 : probablement la première de toutes les biographies de Poe, mort en 1849.

HERRON, Don

The Dashiell Hammett Tour: Thirtieth Anniversary Guide

San Francisco, Vince Emery Productions (Ace Performer Collection), 2009, 224 pages.

Préface de Jo Hammett. À San Francisco, sur les traces de Sam Spade.

JUSTIN, Henri

Avec Poe, jusqu'au bout de la prose

Paris, Gallimard (Bibliothèque des idées), 2009, 414 pages.

KING, Lynnea Chapman, Rick WALLACH & Jim WELSH

No Country for Old Men: from Novel to Film

Lanham (MD), Scarecrow Press, 2009, 192 pages.

LOUPAN, Victor

Anges & Démon : l'enquête

Paris, Presses de la Renaissance, 2009, 273 pages.

LYCETT, Andrew

Ian Fleming

London, Orion Publishing, 2009, 496 pages.

Éd. or. : 1995.

MORRISON, Ian R.

Leonardo Sciascia's French Authors

Oxford, Bern, New York, et al., Peter Lang, 2009, 179 pages.

NORMAN, Andrew (Dr.)

Arthur Conan Doyle : The Man Behind Sherlock Holmes

Port Stroud (UK), The History Press Ltd., 2009, 192 pages.

OATES, Joyce Carol

Journal, 1973-1982

Paris, Philippe Rey (Roman étranger), 2009, 526 pages.

POE, Harry Lee

Edgar Allan Poe : An Illustrated Companion to his Tell-Tale Stories

London, Metro Publishing, 2008, 160 pages

PUGH, Brian W & Paul R. SPRING

Bertram Fletcher Robinson : A Footnote to *The Hound of the Baskerville*,

London (UK), MX Publishing, 2008, 252 pages.

Biographie de celui qui fut l'ami et l'assistant de Conan Doyle pour une de ses histoires les plus célèbres.

REESER, A. L.

Angel of the Odd : Edgar Allan Poe's Last Days in Philadelphia

St. Petersburg, 1st Sight Press, 2009, 74 pages.

RUBINO, Gianfranco

Lire Didier Daeninckx

Paris, Armand Colin (Lire et comprendre), 2009, 192 pages.

SMITH, Charles Alphonso

Edgar Allan Poe : How to Know Him

Indianapolis (Ind.), BiblioBazaar, 2009, 366 pages.

Réédition de l'édition de 1921.

SEPEDA, Toni

Brunetti's Venice : Walks with The City's Best-Loved Detective

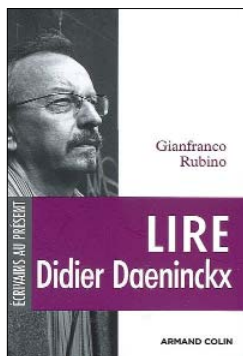
New York, Grove Press, 2009, 256 pages.

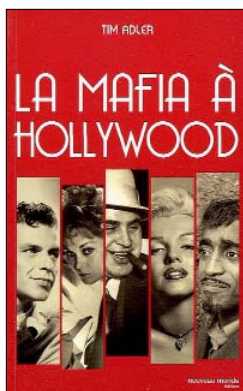
Introduction par Donna Leon.

SPEHNER, Norbert

Sherlock Holmes, numéros hors série de *Marginalia* 7 & 8, avril 2009, 26 pages chacun.

Bibliographie partiellement annotée des études sur S.H. Disponible à : <http://www.scribd.com/marginalia>.





STAPLEDON, Julia
Christianity, Patriotism, and Nationhood: the England of G. K. Chesterton
 Lanham (MD), Lexington Books, 2009, xii, 238 pages.

SUGDEN, Stephen
A Dick Francis Companion: Characters, Horses, Plots, Settings and Themes
 Jefferson (NC), McFarland, 2008, ix, 286 pages.

WEBER, John E.
Under the Darkling Sky: A Chrono-Geographic Odyssey through the Holmesian Canon
 Shelburne (Ont.), The Battered Silicon Dispatch Box, 2009, 400 pages.

CINÉMA & TÉLÉVISION

ADLER, Tim
La Mafia à Hollywood
 Paris, Nouveau Monde (Culture Médias), 2009, 352 pages.

COY, Jean-Louis
Forces occultes: le complot judéo-maçonnique au cinéma
 Paris, Véga, 2008, 89 pages.
 Préface de René Le Moal.

FIELD, Amanda J.
England's Secret Weapon: The Wartime Films of Sherlock Holmes
 London, Middlesex University Press, 2009, 200 pages.

LEGRAND, Dominique
David Fincher, explorateur de nos angoisses
 Paris, Du Cerf (7^e art), 2009, 282 pages.

LINDNER, Christoph (ed.)
Revisioning 007: James Bond and Casino Royale
 London, Wallflower Press, 2009, 256 pages.

RIMMER, Will
Studying From Russia with Love
 Leighton Buzzard (UK), Auteur Publishing, 2008, 64 pages.
 Guide pédagogique pour l'étude du film.

SILVER, Alain, Elizabeth WARD, James URSINI & Robert PROFINO
Film Noir: The Encyclopedia
 New York, The Overlook Press, 2009, 464 pages.
 Nouvelle mouture de cet ouvrage de référence de base sur le film noir.

SPEHNER, Norbert
Le Film noir, numéro hors série de *Marginalia* 3, février 2009, 28 pages.
 Bibliographie commentée des études sur le film noir. Disponible à : <http://www.scribd.com/marginalia>.



STRAUMANN, Barbara

Figurations of Exile in Hitchcock and Nabokov
Edinburgh, Edinburgh University Press, 2008, 240 pages.

SUNSHINE, Linda

Angels & Demons: The Illustrated Movie Companion
New York, Newmarket Press (Film and Television / Newmarket Pictorial Moviebooks), 2009, 160 pages.

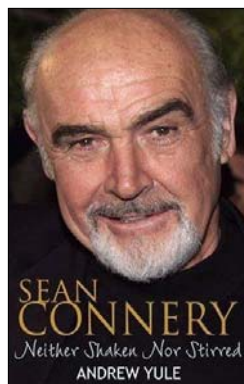
WLASCHIN, Ken

Silent Mystery and Detective Movies: A Comprehensive Filmography
Jefferson (NC), McFarland, 2009, 240 pages.

YULE, Andrew

Sean Connery: Neither Shaken nor Stirred
London, Little, Brown Book Group, 2009, 408 pages.

Rédition de **Sean Connery: From 007 to Hollywood Icon**,
New York, Fine, 1992.



LIBRAIRIE

PANTOUTE

www.librairiepantoute.com

Un site indépendant pour vos achats sécurisés en romans policiers

Deux librairies
pour un choix exceptionnel
en polars et thrillers

Saint-Roch
286, rue Saint-Joseph Est
Québec QC G1K 3A9
Tél.: (418) 692-1175

Vieux-Québec
1100, rue Saint-Jean
Québec QC G1R 1S5
Tél.: (418) 694-9748



ENCORE DANS LA MIRE

de
Michel-Olivier Gasse,
André Jacques, Martine Latulippe,
Jean Pettigrew et
Norbert Spohner

Foncer dans le tas en riant

On connaît bien Stéphane Dompierre (les plus jeunes, du moins) pour son roman *Un petit pas pour l'homme* paru chez Québec Amérique en 2004, tout comme en France chez Robert Laffont. Dompierre a fait son chemin depuis pour devenir l'un des jeunes auteurs québécois les plus lus, et il a relevé le défi des Coups de Tête en se lançant dans un genre totalement différent de celui, plus contemporain, qu'on lui connaît.

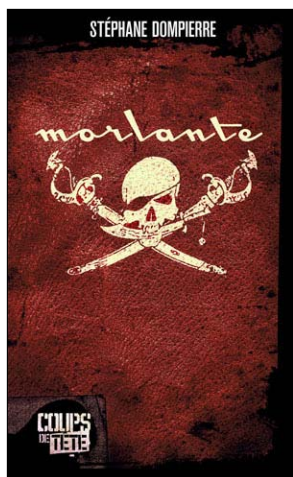
Mais à bien y regarder, on change de décor plus que de genre. On troque le Plateau Mont-Royal pour la mer des Caraïbes et hop, un petit roman de pirates qui se lit avec plaisir en un rien de temps.

Morlante est écrivain, mais c'est pour ses talents au combat qu'il est employé par la flotte anglaise. Mais bon, il est travailleur autonome et la fidélité ne faisant pas partie

de ses principes de vie, il va où bon lui chante. En plus d'être une terreur (souvent imitée, jamais égalée) sur la mer, il est également une légende sur la terre ferme, où il mangerait les enfants qui tardent à rentrer de l'école, en plus de violer des femmes après les avoir décapitées. Aussi bien jouir de son statut.

Mais lorsque se présente au loin le navire coloré de Lolly Pop, la célèbre pirate dont il s'est si souvent inspiré pour ses romans, Morlante se met à ressentir une palette d'émotions qu'il avait jusque-là préféré éviter. Comme quoi même les plus grands guerriers ne sont pas totalement à l'abri de l'amour.

Les lecteurs de Dompierre ne seront pas déstabilisés. On y retrouve le même ton léger et moqueur, voir badin et souvent cabotin presque limite (on joue beaucoup



sur l'aspect « moderne » de la vie des pirates, on comprend vite). Peut-être nous aurait-il perdus si le roman avait été plus volumineux, mais en 154 pages, on n'a pas le temps de s'ennuyer et Dompierre nous divertit à merveille avec certaines scènes dignes de mention, notamment celles avec le capitaine Marshall et son comptable Gibson. Sinon, ce sont les dizaines et les dizaines de morts atroces, toutes aussi violentes et imaginatives les unes que les autres, dont on se régale avec un sourire en coin.

Morlante est un court roman plaisant et violent, un petit livre qui donne envie de dégainer les machettes et de foncer dans le tas en riant. Pas une histoire qui vous suivra des semaines durant, mais qui vous fera sans aucun doute passer un bel après-midi. (MOG)

Morlante

Stéphane Dompierre

Montréal, Coups de tête 19, 2009, 154 pages.



Entre siesta et tequila !

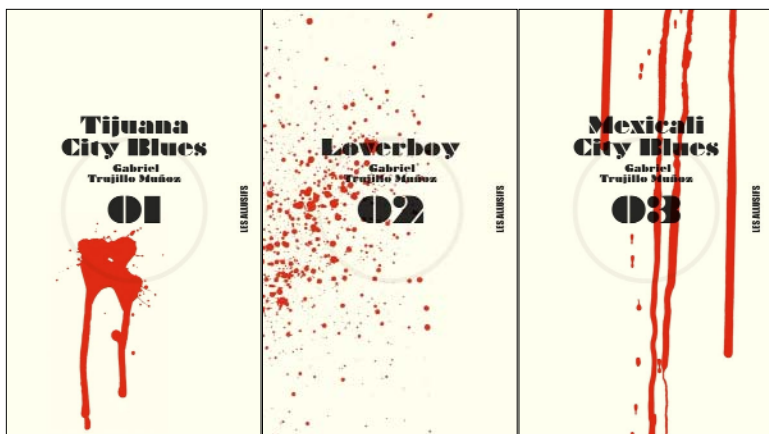
Après les Coups de tête, lectures favorites de notre jeune confrère Gasse, voici la collection « 3/4 Polar » aux éditions des Allusifs, collection qu'ils inaugurent avec trois titres de l'écrivain mexicain Gabriel Trujillo Munoz. Né en 1958 à Mexicali, en Basse Californie, Gabriel Trujillo Munoz est à la fois poète, romancier, essayiste, journaliste et critique littéraire. Sa note biographique indique par ailleurs qu'il a « pratiqué la médecine comme un hobby ». Pas très rassurant tout ça...

Le nom de la collection me semble bien choisi puisque ces trois polars sont en fait des mini-romans (des novellas ?) en format de poche d'au plus 88 pages, ce qui en fait une lecture d'été idéale entre la siesta et l'apéro du soir.

Dans *Tijuana City Blues*, nous faisons connaissance avec le héros de la série, le privé Miguel Angel Morgado, un avocat qui s'est officiellement consacré à la défense des droits de l'homme. Un charpentier nommé Blondie lui demande de retrouver son père, disparu en 1951 et dernier ami resté fidèle de l'écrivain William S. Burroughs quand celui-ci est sorti de prison après avoir logé une balle dans la tête de sa femme. Burroughs a confié un paquet suspect au père de Blondie, paquet qu'il devait convoier à Tijuana. Et il n'en est jamais revenu.

Exception faite des allusions littéraires et des tribulations de Burroughs, l'enquête est plutôt anodine, le personnage de Morgado est à peine esquissé, bref, rien de bien passionnant.

Les choses se corsent dans *Loverboy*, plus noir, plus violent, car il y est question de trafic d'organes et des moyens peu



catholiques employés pour se procurer la marchandise. Ça ne vaut pas cher, la peau d'un Mexicain... Ajoutez un fou meurtrier, une belle et grande poulette (quatrième de couverture *dixit*) avec un film étrange, un meurtre non élucidé, des flics corrompus, une violence omniprésente, et vous avez là un cocktail explosif condensé en moins de cent pages. Mais on n'en sait toujours pas plus sur le « plus privé des privés »...

On retombe dans la routine avec *Mexicali City Blues*. Un pilote d'hélicoptère a disparu avec son appareil et ses deux passagers dans le désert aux abords de Mexicali. C'est un gringo, un ex de la Navy dont la femme Cécilia a été le premier grand amour de Morgado (tiens donc... quelle coïncidence heureuse!). À la demande pressante de son ex-flamme, le plus privé des privés va résoudre cette épineuse affaire même si tout n'est que faux-semblant et mise en scène.

Comme les trois histoires sont assez courtes, on n'a pas le temps de s'ennuyer, mais exception faite de *Loverboy*, ce sont des récits plutôt banals, dans le registre de

l'anodin. Le héros n'a rien de bien particulier, en tout cas rien de mémorable et les intrigues sont sans réel suspense. On n'apprend pas grand-chose de particulier non plus sur le Mexique: la corruption généralisée, la violence omniprésente, la rivalité avec les États-Unis, on connaît déjà. Bref, rien de bien neuf sous le soleil de Mexico!

On surveillera tout de même cette nouvelle collection, au cas où elle nous réserverait de meilleures surprises... (NS)

Tijuana City Blues

Gabriel Trujillo Muñoz

Montréal, Les Allusifs (3/4 Polar), 2009, 88 pages.

Loverboy

Idem, 84 pages.

Mexicali City Blues

Idem, 86 pages.



Manipulations génétiques, complots et toutes ces sortes de choses...

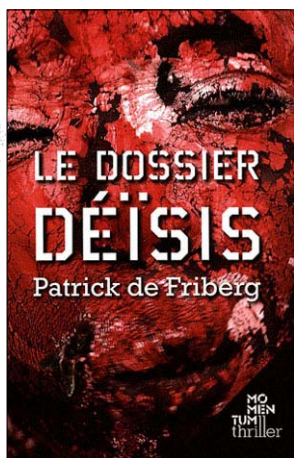
On le connaissait sous le nom déstabilisant (un peu inquiétant) de Mornevert... Mais dans le monde très fermé du renseignement

et/ou de l'espionnage, une identité (ou une *légende*, dans le jargon du milieu) n'est jamais que provisoire. On le retrouve donc sous le nom de Patrick de Friberg, respectable citoyen amateur de cigares habitant près de Québec, sur les rives du Saint-Laurent (cherchez sur Internet, on y trouve des entrevues avec le personnage), ci-devant auteur d'une nouvelle série de douze thrillers d'espionnage dont le premier, *Le Dossier Déisis*, vient de paraître dans la collection Momentum des éditions du Castor Astral. De cette collection, on retiendra que « Patrick de Friberg interroge l'Histoire en cours. Faisant exception parmi ses confrères, il a en effet choisi de traiter essentiellement de la Russie contemporaine, ce pays qu'il connaît sur le bout des doigts et qui reste un parfait mystère pour les Occidentaux. À travers ses fables percutantes, il montre avec une rare maestria comment la volonté de puissance du Saint Empire russe n'a pas été éradiquée avec l'effondrement du régime soviétique ».

Dans chacun des romans de la série, l'auteur aborde les grands problèmes géo-

politiques de notre époque, dénonce les divers maux qui affligent la planète. Dans *Le Dossier Déisis*, il est question de manipulations génétiques, de désinformation et des machinations internationales sophistiquées. Les deux héros de la série, le général Carignac, et son bras armé, le commandant Lefort, s'intéressent à un accord entre la Russie et le Soudan : du pétrole à volonté contre un maïs transgénique parfait, capable de pousser dans le désert. Mais la culture de ce maïs exceptionnel va entraîner une catastrophe écologique : les abeilles vont muter et devenir meurtrières. C'est une alerte mondiale !

Je n'entrerai pas dans le détail de l'intrigue mais comme dans tout bon thriller d'espionnage, l'action et ses rebondissements ne manquent pas. Le « body count » (nombre de cadavres par chapitre ou au mètre carré) est élevé... Mais nous ne sommes pas dans l'univers phantasmagique d'une aventure de James Bond. On voit que l'auteur est préoccupé par les grands enjeux du monde de demain. Ces romans se veulent autant de cris de révolte et d'alarme. À cet effet, *Le Dossier Déisis* est un grand coup de gueule contre ces politiciens puissants et corrompus qui laissent crever de faim des millions d'enfants alors que les richesses abondent. Si j'en juge par ce premier volume (et par *Homo Futuris*, paru hors collection) la série est prometteuse. Seul élément discutable : le style ! Patrick de Friberg a une bonne plume, un vocabulaire riche et varié, mais certains passages auraient mérité une plus grande vigilance éditoriale. Il y a quelques lourdeurs, notamment un abus de phrases binaires (phrases à deux éléments



symétriques séparés par « et »). Des défauts mineurs, mais qui peuvent devenir agaçants si on n'y prend garde. À surveiller donc dans les prochains volumes... (NS)

Le Dossier Déisis

Patrick de Friberg

Bordeaux, Le Castor Astral (Momentum),
2009, 282 pages.



L'art de faire douter de tout

Je n'avais encore jamais lu Laura Lippman, auteure de la populaire série Tess Monaghan. N'empêche que mes attentes étaient élevées... pas surprenant quand on constate que le roman dont je vous parle ici, *Ce que savent les morts*, a reçu le Anthony Award, le Barry Award et le Macavity Award... Difficile de ne pas se créer d'attentes. Le mieux dans tout ça ? Elles ont été comblées.

Le roman s'annonce intrigant dès le départ : il y a une trentaine d'années, deux sœurs, Heather et Sunny Bethany, onze et quinze ans, ont disparu en plein centre commercial, à Baltimore. On présume qu'elles ont été enlevées, mais rien ne le prouve : on ne retrouve pas les corps, on ne reçoit pas de demandes de rançon. Rien. Chez les parents, on l'imagine, se bousculent la douleur, l'espoir, l'incompréhension. C'est aussi la ronde des étrangers qui tentent de s'approprier leur drame.

Soudain, alors que tous ont renoncé, que plus personne n'attend de suite dans cette affaire, beaucoup plus tard, lors d'un accident de voiture, une femme prend la fuite, se fait arrêter et prétend alors être Heather, la plus jeune des sœurs Bethany...

Elle fait cette affirmation sous le coup de la panique, puis refuse d'en dire plus. Entre cet accident et le supposé enlèvement, un trou de presque trente ans... Que s'est-il passé depuis la disparition ? Si Heather était libre de ses gestes, pourquoi ne pas être revenue avant ? N'est-ce qu'un mensonge, un prétexte que cette femme utilise pour éviter des accusations de délit de fuite ? Le policier chargé de l'affaire, Kevin Infante, ne prend pas l'inconnue trop au sérieux... Pour dire les choses moins poliment : il la prend carrément pour une folle ! Cette jeune femme est-elle une illuminée ou une des sœurs Bethany ? Pourquoi ne veut-elle rien dire, une fois la panique passée ? Puis viennent des bribes de révélations. Le lecteur ignore ce qui est vrai et faux dans ce qu'elle affirme. Infante fouille son passé pour l'identifier, pour confirmer ses dires, mais il s'avère truffé de culs-de-sac... et de morts. Impossible d'affirmer avec certitude qu'il s'agit d'Heather. Tout ce qu'elle raconte sur sa vie passée aurait pu être trouvé dans les journaux de l'époque ou sur le Web, et



elle ne se livre pas du tout quant à sa longue absence. Les policiers sont loin d'être convaincus ! De plus, la fille est vraiment étrange, elle adopte de drôles de comportements... Mais bon, après ce qu'on imagine qu'elle a vécu, qui n'en ferait pas autant ?

Le roman est construit de façon très habile : Laura Lippman dose les révélations. Elle fait en sorte que l'inconnue en dise juste assez pour qu'on soit intrigué, mais pas assez pour qu'on comprenne ! Nous voulons savoir ! Comme la même scène peut être vue par plusieurs personnages, chaque révélation est mise en doute, analysée, on ne sait plus que croire. Les informations émergent peu à peu, lentement, dans un désordre chronologique total : on suit la présumée Heather maintenant, les sœurs Bethany plus jeunes, leurs parents avant et après la disparition, l'enquête jadis et maintenant... L'auteure nous tient jusqu'à la fin, on veut continuer, comprendre ce qui s'est passé. Le suspense est mené sur plusieurs plans : s'agit-il bien de Heather ? Où était-elle toutes ces années ? Qu'est-il arrivé à sa sœur ? Lippman aborde le thème de la disparition d'enfants avec beaucoup de sensibilité — sujet délicat s'il en est un, avec toute l'horreur et la douleur qu'il entraîne. Elle joue avec le lecteur, sème le doute, informe sans jamais confirmer, livre l'interprétation de chacun, bref elle réussit à garder notre attention et notre intérêt constamment. On se demande même parfois comment elle va s'en sortir pour conclure efficacement ce roman... et pourtant elle réussit, sans l'ombre d'un doute ! (ML)

Ce que savent les morts

Laura Lippman

Paris, Seuil (Policiers), 2009, 382 pages.



Tueurs en séries : le chef-d'œuvre qui a enfanté le monstre...

Il aura fallu attendre trente ans (et non pas vingt-cinq comme le prétend l'éditeur qui ne sait pas compter : $2009 - 1979 = 30$, non ?) pour que soit enfin traduit *By Reason of Insanity*, l'incontestable chef-d'œuvre noir de Shane Stevens, sous le titre de *Au-delà du mal*. C'est ce récit d'une noirceur absolue et d'une violence extrême qui a généré la vague de romans sur le thème du tueur en série. James Ellroy, Thomas Harris, Brett Easton Ellis et compagnie, à qui l'on attribue parfois (à tort) la popularité du thème, sont venus après... Ce sont tout au plus des imitateurs, talentueux certes, mais qui n'ont rien inventé. On ne sait pas grand-chose de ce Shane Stevens sinon qu'il est né à New York en 1941 et qu'il a écrit cinq romans avant de disparaître dans la brume. Même Wikipédia est avare de détails (http://en.wikipedia.org/wiki/Shane_Stevens).

Écrit dans un style journalistique qui rappelle les « docu-fictions » d'un Truman Capote ou d'un Norman Mailer, ce récit, qu'on pourrait qualifier de roman d'apprentissage, raconte le parcours d'un tueur de femmes, depuis son enfance jusqu'à sa mort. Enfance malheureuse, il va de soi, avec une mère complètement frappée, persuadée qu'elle a été violée par Caryl Chessman et qui inculque à son rejeton la haine et le dégoût des femmes. À l'âge de dix ans, le malheureux Thomas Bishop tue cette mère abusive et la brûle dans le poêle familial. C'est le début d'un long

cauchemar pour cet enfant perturbé qui est persuadé qu'il est le fils du célèbre Caryl Chessman (qui n'a jamais tué personne mais a tout de même été exécuté pour vol, viol et kidnapping après une longue et atroce saga judiciaire) dont il veut être le digne rejeton. Thomas Bishop va être placé dans un institut psychiatrique d'où il s'échappera quinze ans plus tard pour entamer une odyssée meurtrière à travers les États-Unis, laissant derrière lui un nombre incalculable de cadavres.

La mise en scène ingénieuse de sa fuite, avec un complice dont il se débarrasse et dont il endosse l'identité, fait que pendant des mois les forces policières vont traquer la mauvaise personne, courir après un fantôme. Une chasse à l'homme hallucinante implique divers corps de police qui pataugent lamentablement, même si deux d'entre eux présentent la vérité. C'est Adam Kenton, un journaliste futé, véritable Sherlock Holmes, qui va peu à peu se rapprocher de l'insaisissable tueur et découvrir sa véritable identité.

Ce roman est d'un réalisme cru, avec quelques scènes assez horribles. Thomas Bishop est un jeune homme charmant et séducteur, mais c'est un *vrai* tueur en série, pas un personnage de composition à la Hannibal Lecter ou un psychopathe lettré qui exécute ses victimes avec un rituel complexe (laisser des poèmes, des roses rouges et autres pratiques bizarres qui relèvent du fantasme d'écrivain). Mais ne vous y trompez pas, ce livre est aussi et surtout un roman policier de première classe, remarquablement bien construit, avec un suspense bien mené et une tension narrative qui nous tient jusqu'à la dernière ligne où le machiavélique écrivain vient bouleverser tout ce que nous avons appris sur le tueur !

Remarquable et incontournable pour quiconque s'intéresse à cette icône culturelle des temps modernes qu'est le *serial killer*. (NS)

Au-delà du mal

Shane Stevens

Paris, Sonatine, 2009, 766 pages.



Prochainement à l'écran...

Michaela Brand et Dylan Meserve, deux jeunes qui rêvent de devenir acteurs, disparaissent mystérieusement un soir après un cours d'art dramatique. Trois jours plus tard, dans les montagnes qui surplombent Malibu, ils sont retrouvés. Vivants mais traumatisés. La police réalise vite que l'enlèvement est un coup monté par les deux apprentis sorciers en vue de s'attirer un peu de publicité. Ils sont donc accusés de tromperie et de fausse déclaration.

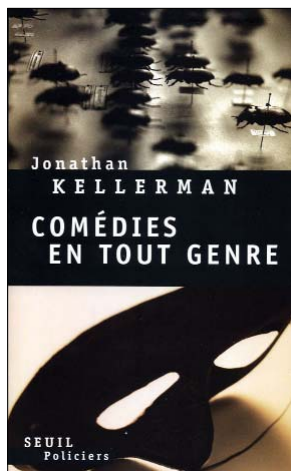
La LAPD confie alors au docteur Alex Delaware l'évaluation psychologique de la

belle et naïve Michaela. Le procès se déroule au pas de course et les deux jeunes tourtereaux sont condamnés à des travaux communautaires. Quelques semaines plus tard, le corps de la jeune femme est découvert. Elle a été étranglée et poignardée. Cette fois, il ne s'agit plus d'un canular. D'autant moins que Dylan Meserve demeure lui aussi introuvable.

Le lieutenant Milo Sturgis de la LAPD est chargé de l'enquête et il demande l'assistance du docteur Delaware. Peu à peu, les enquêteurs découvrent qu'au cours des années précédentes, d'autres jeunes femmes venues chercher la gloire à Los Angeles sont disparues sans laisser de traces. Et quelques indices pointent chaque fois vers la PlayHouse, une école d'art dramatique tenue par une certaine Nora Dowd, actrice ratée qui offre des ateliers de style Actor's Studio. Le premier suspect est un certain Reynold, le concierge de l'école, qui possède un dossier criminel pour voyeurisme et qui traumatise toutes les élèves de la PlayHouse. Il y a aussi les deux frères de Nora Dowd : Billy, un quadragénaire attardé dont l'âge mental ne dépasse pas dix ans et le grand frère, Brad, un playboy souriant qui gère les avoirs de la famille et collectionne les voitures de luxe.

Empêtrés dans les fausses pistes et les témoignages contradictoires, Sturgis et Delaware entraîneront le lecteur de Sunset Boulevard à Malibu. Il ne manque qu'une visite des studios Universal.

Je n'aime pas particulièrement le polar américain moderne. J'adore bien sûr les grands classiques (Chandler, Hammett, McBain) et quelques-uns des auteurs modernes (Lehane, les premiers Connelly,



Carol O'Connell, Martin Cruz Smith, d'autres...). Pour le reste, j'ai trop souvent l'impression que l'auteur prépare déjà le scénario d'un film à venir plutôt qu'un vrai roman. Et le polar californien me semble encore plus touché par cette maladie.

Comédies en tout genre de Jonathan Kellerman ne manque pas à cette règle. Les cent vingt premières pages servent simplement de mise en place et on se croirait dans une série télévisée. Quelque part entre *Colombo* et *C.S.I.* Le style est banal, l'action est lente, ponctuée de pages entières d'interrogatoires dialogués.

Heureusement, vers le milieu du livre l'intrigue devient plus complexe. Les personnages prennent enfin un peu plus de densité. L'action aussi s'anime. Mais longtemps avant la fin, on devine le dénouement qui n'apportera aucune surprise. Sauf dans la description de l'horreur des événements survenus. Une horreur qui fait songer, comme dans tous les romans de tueurs en série, à l'univers macabre d'Hannibal Lecter.

Il faut aussi ajouter deux invraisemblances qui font tiquer le lecteur et qu'on pardonne difficilement à un auteur chevronné comme Kellerman. Premièrement, si l'on peut assez bien concevoir qu'un enquêteur de la LAPD fasse appel à un psychologue privé comme Delaware pour éclairer le comportement de certains suspects, il paraît douteux qu'on lui confie des pans entiers du travail d'enquête. Deuxièmement, et c'est plus grave, au début du roman, le rapport d'autopsie sur le corps de Michaela indique qu'elle a été étranglée et poignardée, mais qu'il n'y a pas de traces de violence sexuelle. Pourtant, à la fin, dans la liste des pièces à conviction rassemblées par les enquêteurs, on note : un DVD où le suspect a enregistré tous les viols commis sur les victimes disparues, y compris sur Michaela. Alors ???

L'intérêt du roman ne réside finalement que dans l'analyse psychologique des protagonistes qui s'affine de plus en plus au fur et à mesure que l'intrigue progresse. Ce qui n'est déjà pas si mal. Il faut dire qu'avant d'être romancier, Jonathan Kellerman a d'abord été un spécialiste en psychologie infantile. On le sent bien ici.

Pour le reste, attendez donc le film ou mieux... le DVD. (AJ)

Comédies en tout genre

Jonathan Kellerman

Paris, Seuil (Policiers), 2009, 444 pages.

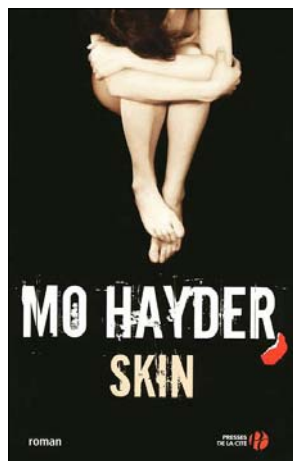


Skin sans head & peau de balle !

Que se passe-t-il avec Mo Hayder ? Depuis le magistral *Tokyo*, elle ne cesse de me décevoir (*Pig Island* était nul, *Rituel*

était passable, sans plus...). De l'avis de nombreux clients britanniques d'Amazon.uk, *Skin* est probablement son roman le plus raté et je partage entièrement leur avis. Je dirai même que c'est un ratage magistral...

On connaît l'adage « Qui trop embrasse mal étreint ». Dans *Skin*, il y a trois trames narratives, ce qui exige une certaine vigilance du lecteur et beaucoup de dextérité de l'écrivain. Ce roman est la suite directe de *Rituel* puisque l'histoire reprend environ une semaine après les événements du récit précédent. Jack Caffery est toujours obsédé par le « monstre », le fameux « tokoloshe » qu'il a dû affronter dans *Rituel*. Rien n'est résolu et cette histoire, qui interfère avec les autres, ne connaîtra pas non plus de renouvellement cette fois. Un coup d'épée dans l'eau... Pour s'y retrouver, le lecteur aurait intérêt à lire le roman précédent d'abord. Par ailleurs, Caffery est confronté à deux autres affaires : une jeune femme dont le corps a été retrouvé aux abords d'une voie ferrée de Bristol, et la disparition mystérieuse d'une autre femme.



Dans le premier cas, Caffery réfute la thèse officielle du suicide et son enquête va le confronter à un tueur en série obsédé par la peau humaine. Faute de temps, il ne s'intéresse que de loin à la deuxième affaire. Le pauvre, s'il pouvait savoir... Par ailleurs, le sergent Flea Marley connaît de sérieux ennuis. Son frère, un connard irresponsable, se trimballe avec dans le coffre de son auto le cadavre d'une femme qu'il a heurtée accidentellement (le hasard fait bien les choses, c'est justement celle que tout le monde recherche !). Il confie le problème et le cadavre à sa sœur qui n'en parle à personne et qui va tenter d'arranger les choses à sa manière. C'est tellement invraisemblable que ça en devient risible et l'unique raison pour laquelle je n'ai pas tout de suite mis ce bouquin puant dans la poubelle, c'est parce que je voulais savoir comment cette fliquette d'élite allait se sortir de cet épouvantable pétrin. Pendant quelques pages (mais pas plus) on ne peut s'empêcher d'admirer l'imagination et le côté retors de Mo Hayder qui nous embarque dans un truc complètement rocambolesque. Mais le dénouement est à hurler !

Bref, voilà un navire qui prend l'eau de toute part, avec des trames narratives banales, dispersées et peu concluantes. Fidèle à son habitude, Hayder nous sert quelques scènes juteuses et horribles. Cette histoire pue littéralement le cadavre en putréfaction page après page. C'est gros, c'est énorme, on nous prend pour des lecteurs de romans de gare ! Exemple : au poste de police, Marley trouve que ça sent plutôt mauvais. Elle pense que ses hommes (qui repêchent des noyés) ont mal nettoyé leur équipement. Les malheureux récurrent, brossent, encore

et encore, rien n'y fait. L'odeur est forte, persistante, pestilentielle. Marley découvrira à la maison que son frère avait laissé mijoter un cadavre dans le coffre de l'auto stationnée devant le poste. Mais pendant tout le trajet, assise dans cette même auto, elle n'a rien remarqué ! Ni le matin, ni en rentrant le soir ! Incroyable ! Finalement, seule l'histoire de l'amateur de peau humaine trouve un quelconque dénouement. Celle du monstre reste en suspens (roman suivant ?), quant aux démêlées méphitiques de Marley avec son cadavre puant, il y aura forcément des suites, vu le simili-dénouement (spectaculaire mais peu crédible) que nous inflige l'auteure.

Les Anglo-Saxons ont une expression pour désigner ce genre de sous-produit faisané : « Rubbish ! » Je lirai encore un roman de Mo Hayder, mais si elle s'obstine à rivaliser de médiocrité avec Patricia Cornwell, je lui réserverai une place de choix dans mon palmarès des citrons ! (NS)

Skin

Mo Hayder

Paris, Presses de la Cité (Sang d'encre), 2009, 366 pages.



Trouver du noir où il n'y en a pas

Aucun doute que, de nos jours, chaque genre emprunte à un autre les caractéristiques qui lui plaisent pour arriver à ses fins, qu'elles soient littéraires ou purement commerciales. Heureux mélanges ou combinaisons douteuses, d'une manière ou d'une autre il devient difficile d'insérer des œuvres dans ces bonnes vieilles cases de styles prédéterminés qui nous simplifient si bien la tâche. Venant d'un critique, une

telle classification hybride peut-être infiniment variable, venant d'un éditeur de mauvais goût nous pencherions davantage vers l'opportunisme. Mais quand un éditeur respectable comme le Seuil nous offre un livre étiqueté « Roman noir » avec la présentation conséquente, nous sommes en droit d'avoir des attentes.

Il faudrait éviter de beurrer épais avec le noir. La simple déchéance d'un personnage peut-elle expliquer l'application du terme ? N'est-ce pourtant pas là l'un des éléments que l'on retrouve dans une grande partie des œuvres de fiction en général ? Quoi qu'il en soit, ce roman de Patrick Mosconi aurait mieux trouvé sa place dans une collection régulière et moi, je n'aurais pas perdu mon temps à le lire.

L'histoire. Un triangle amoureux entre une anesthésiste (Violeta), une patiente dans le coma (Mariane) et un infirmier muet (Tristan). Une passion s'installe entre Violeta et Tristan. Ils passent ensemble des nuits entières, où Violeta raconte et Tristan noircit les pages d'un cahier. Les Nuits de Pleine Lune, qu'ils ont appelé ça. À mesure

que les rencontres avancent, Violeta dévoile sa fascination secrète pour Mariane, et Tristan en vient à retrouver la parole. Tiens donc.

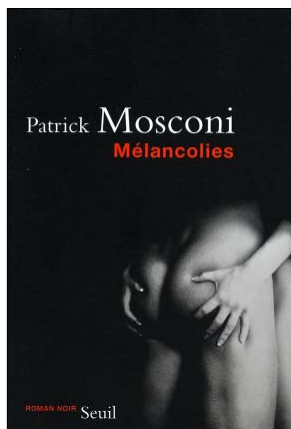
Dans son coma, Mariane parle et révèle vaguement des événements troublants, où il est question de viol, de meurtre, de noyade. Ça pourrait devenir intéressant. Mais lorsque Tristan suggère de soumettre le cas de Mariane à l'un de ses amis sorciers, ça devient beaucoup trop pour le lecteur déjà clément. Les supposés démons de Mariane écartent toute possibilité d'action, de suspense ou d'intrigue. Sans parler de la crédibilité.

Je ne suis pas au courant de la production antérieure de Patrick Mosconi, que l'on décrit comme étant une « figure marquante et inclassable du roman noir français », mais si c'est le cas, ce roman m'aura au moins convaincu d'une chose que je savais déjà : je préfère les auteurs américains. **(MOG)**

Mélancolies

Patrick Mosconi

Paris, Seuil (Roman Noir), 2009, 247 pages.



Martin ou Comment devenir un meurtrier terrible en six courts chapitres

Les amateurs de la série Grant County, de Karin Slaughter, risquent d'être déçus : *Pas de pitié pour Martin*, la récente parution de l'auteur, s'avère bien différente de ses autres romans, en dépit de certains traits communs qu'on y retrouve. On présente le livre comme un roman noir. C'est noir, c'est vrai ! Cependant, le terme *novella* me semble plus approprié que roman, puisqu'il s'agit ici d'une plaquette de quelque cent cinquante pages seulement et d'une

histoire menée si rondement qu'on a parfois l'impression que certains passages n'ont été qu'esquissés plutôt que développés.

Karin Slaughter nous présente, à titre de personnage principal, Martin. Martin a près de quarante ans et est doté d'un physique vraiment ingrat. Rien ne semble pouvoir l'améliorer. Il travaille chez Super Sanitaires depuis seize ans. Il habite dans la petite ville de Géorgie qui l'a vu naître et se retrouve par conséquent à travailler et évoluer avec tous ceux qui le persécutaient à l'école... La situation n'a pas changé. Il mène une existence bien ordinaire et vit toujours chez sa mère, en espérant qu'elle mourra bientôt... Bien sûr, Martin a aussi des qualités : il est généreux, il est bon comptable — bien qu'il n'ait aucune autorité sur son assistante, qui ne l'appelle jamais autrement que « crétin »... Mais étrangement, ses qualités ne pèsent pas lourd dans la balance. Soyons honnête : Martin semble être le souffre-douleur idéal. Le lecteur a beau le prendre en pitié, il ne peut

s'empêcher de le trouver parfois exaspérant ! Voilà. Charmant portrait, pas vrai ? Toutefois, sa vie bascule soudain lorsqu'il se retrouve accusé de meurtre. Les preuves sont accablantes. Tous croient qu'il est coupable, sauf l'étrange inspectrice Albada, menteuse invétérée. Martin tombe immédiatement sous son charme. On le libère, mais voilà qu'un deuxième meurtre est commis. Encore une fois, toutes les preuves mènent vers Martin. Vous l'aurez compris, l'homme n'a jamais eu de chance. Mais là, vraiment, avec ces accusations portées contre lui, le sort s'acharne. Tout va de pire en pire. Entre une mère ravie de le voir en prison et un avocat qui n'en a rien à faire (il aiderait même plutôt les policiers...), Martin semble vivre une situation purement cauchemardesque... Est-ce vraiment si terrible, pourtant ?

On passe un bon moment en lisant *Pas de pitié pour Martin*. La résolution des deux meurtres ne nous conduit pas vers la surprise du siècle, mais le ton est juste, l'humour grinçant, les personnages que Slaughter présente sont tous plus déjantés les uns que les autres, et on referme ce petit roman noir et caustique à souhait en trouvant quand même un peu dommage qu'il soit si court ! (ML)

Pas de pitié pour Martin

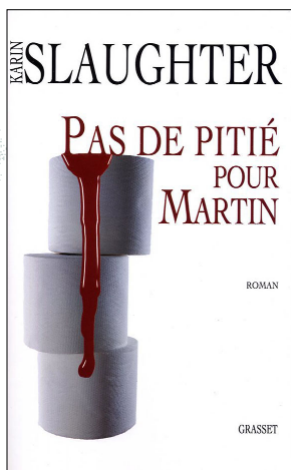
Karin Slaughter

Paris, Grasset, 2009, 153 pages.



Enquête au Ghana

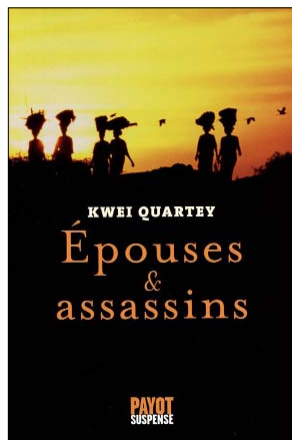
Les auteurs de polar africains ne sont pas encore très nombreux ; en voilà un nouveau dont on entendra sûrement reparler ! Kwei



Quartey est ghanéen, mais il vit aujourd'hui en Californie, où il exerce la médecine. *Épouses & assassins* est son premier roman. Il s'ouvre sur le meurtre de Gladys, une étudiante en médecine, bénévole pour un programme de prévention du sida. Gladys est retrouvée morte, tout près du village de Ketanu. Son corps ne porte aucune marque de violence à première vue. La nouvelle se propage très rapidement, et plusieurs soupçonnent aussitôt la sorcellerie d'avoir un rôle à jouer dans cette mort. Darko Dawson, un inspecteur de la ville d'Accra, est chargé de l'enquête. Il doit retourner dans le village où sa propre mère a disparu vingt-trois ans plus tôt. L'enquête sur le meurtre de Gladys le replonge dans les souvenirs de son passé et décuple sa sensibilité. Il est plus que jamais résolu à résoudre cette affaire. Mais tout joue contre lui : Addo, le chef de la police locale, voit son arrivée d'un mauvais œil, persuadé que Dawson se sent supérieur parce qu'il vient de la ville. De plus, les conditions pour mener une enquête sont loin d'être idéales ! Sîtôt le corps de Gladys retrouvé, on se hâte de déplacer le cadavre pour ne pas offenser le dieu de la forêt... tant pis pour la scène du crime ! Également, pour la plupart des habitants de la région, et même pour certains policiers, le scénario le plus probable est qu'une sorcière ait tué Gladys dans la région astrale ! Enfin, au Ghana, il y a un médecin pour 145 000 habitants ; en plus de soigner les vivants, ce dernier est aussi en charge des autopsies. Il n'a pas toujours d'électricité, il travaille avec des gants et des scalpels usagés... Bref, on est à des années-lumière des romans de médecine légiste à la fine pointe de la technologie qui abondent ces années-

ci ! Dawson se retrouve plus souvent qu'autrement plein de colère et d'impuissance, avec peu de moyens et peu d'alliés. Plusieurs suspects possibles apparaissent au cours de l'affaire, et plus l'enquête avance, plus chacun semble avoir des motivations crédibles...

Kwei Quartey nous offre un premier roman efficace, avec quelque chose de très sympathique dans le ton, une écriture qui semble parfois un peu maladroite, un peu naïve. Cette candeur n'est pas sans rappeler le ton des aventures de Mma Ramotswe, cette détective du Botswana d'Alexander McCall Smith qui, comme Dawson, a aussi à évoluer dans un univers lourd de traditions et de superstitions. *Épouses & assassins* n'est pas un de ces romans *page turner* dont Deon Meyer a le secret, par exemple, ce qui n'empêche pas l'auteur, à travers une ambiance plus bon enfant que Meyer, de s'inquiéter, par la voix de son enquêteur, de certaines croyances qui empêchent la société d'avancer. On parle beaucoup notamment de la tradition des *trokosi*,



jeunes filles vierges offertes au prêtre par la famille, réalité toujours en cours qui devrait être complètement dénuée de sens aujourd'hui. Quartey s'inquiète aussi de la propagation du sida en Afrique (sujet également abordé récemment avec beaucoup d'efficacité par Henning Mankell dans *Le Cerveau de Kennedy*). La société ghanéenne qui nous est présentée est dépayssante et attirante à plusieurs égards, mais le poids de la tradition pèse si lourd qu'il la condamne trop souvent à l'immobilisme. Ces considérations sont abordées avec doigté dans le roman, mais ce qui demeure surtout, quand on le referme, c'est l'impression d'avoir passé un fort bon moment de lecture, dans un univers très éloigné des romans policiers qu'on lit habituellement. (ML)

Épouses & assassins

Kwei Quartey

Paris, Payot (Suspense), 2009, 345 pages.



De l'honnêteté à la loyauté

Je ne crois pas que ce soit une bonne idée que de lire un roman policier qui traite d'une ville où l'on désire aller en vacances. J'ai Chicago dans la mire depuis un bout de temps, et voilà que j'en suis presque à préférer passer des vacances à Sherbrooke ou Joliette.

Il faut dire que les touristes sont rares, dans les ghettos de Chicago. Il est fortement déconseillé de s'y promener sans défense ni bonne raison, mais Cassy Cruz, elle, n'y voit aucun problème, si c'est pour faire avancer son histoire. Jeune reporter aux affaires criminelles du *Chicago Chronicle*, elle épiluche chaque jour les crimes de la

veille pour en traiter dans le journal. À parler de misère et de morts violentes de façon quotidienne, la vie et le vocabulaire de Cruz s'en trouvent fortement affectés, comme par exemple de parler d'un « meurtre banal », ce qui n'est pas loin de faire frémir sa mère. C'est ce genre de meurtre dit banal, une histoire de poker qui tourne mal, qui met Cruz sur une piste pour accuser la police de Chicago de trois homicides, ainsi qu'un médecin légiste pour avoir trafiqué les rapports d'autopsie.

La jeune reporter portoricaine est sans contredit sur le plus gros scoop de sa jeune carrière et compte bien faire tomber entre autres un policier véreux qui aurait déjà tué un collègue pour ensuite faire porter le blâme sur un jeune Portoricain qui a grandi avec Cassy. Par solidarité, le corps policier s'est toujours tenu les coudes. Loyauté ou honnêteté ? Cassy Cruz fait face au même dilemme en constatant qu'elle ferait tomber du même coup un chef de police portoricain, voisin et ami de la famille depuis toujours. C'est l'heure des choix.



Linnet Burden a été journaliste d'investigation puis grand reporter, couvrant entre autres la guerre de Bosnie et la première guerre du Golfe. Il n'y a pas à dire, le milieu journalistique est couvert, expliqué et maîtrisé de bord en bord dans ce roman qui est son tout premier. L'affaire compte de nombreuses ramifications et le tout est mené de façon efficace, bien que l'écriture soit plutôt fade et n'offre aucun relief. L'action prend un certain temps à décoller. C'est que Cassy Cruz doit couvrir l'ensemble des activités criminelles de la ville, et qu'avant d'avoir le OK de son rédacteur en chef pour se consacrer à son enquête, qui prend source dans une affaire mineure déjà réglée aux yeux de plusieurs, elle doit continuer son boulot quotidien. Je veux bien croire que tout ça est mis en place pour illustrer le mieux possible la réalité du travail de reporter, mais ce n'est malheureusement rien pour aider le lecteur. Cependant, il n'y a pas à dire, Linnet Burden tient quelque chose avec son personnage de Cassy Cruz. Reste seulement à trouver les bonnes épices.

(MOG)

Les Ombres de Chicago

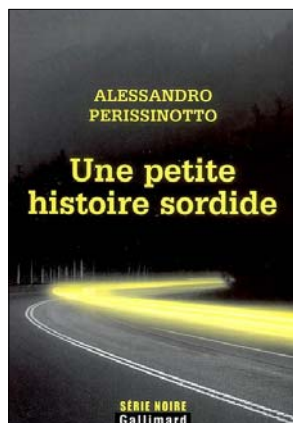
Linnet Burden

Paris, Payot Suspense, 2009, 393 pages.



Petite histoire sordide, mais très bon suspense...

La vie est un long fleuve tranquille, paraît-il... Jusqu'au moment où surgissent les obstacles, les récifs, les imprévus et autres aléas de l'existence. Parlez-en à Benedetta Vitali. Alors qu'elle assiste à l'inhumation du corps de Patrizia, une



demisœur oubliée, tenue à distance des années avant de réapparaître de la plus atroce des façons, dans un fossé, tuée par un chauffard sur une petite route de campagne, voilà que l'opérateur de la pelle mécanique frappe le cercueil qui s'ouvre. Stupéfaction ! Il est vide ! Où est passé le cadavre de Patrizia ? Pour éviter scandale et publicité intempestive, Benedetta s'adresse alors à Anna Pavesi, une psychologue qui a une réputation (non fondée) de détective et lui demande de retrouver le corps de sa demisœur. D'abord réticente (« Je ne suis pas détective ! »), elle finit par accepter (pour des raisons basement pécuniaires) et commence à fouiner dans le passé de cette mystérieuse disparue.

À partir de là, il devient difficile d'ajouter quoi que ce soit sans nuire au suspense de cette histoire digne d'un scénario d'Alfred Hitchcock. La construction même de l'intrigue crée une tension dramatique. Le premier chapitre nous montre une femme qui creuse frénétiquement quelque part dans un boisé, la nuit, et qui, pour vaincre sa peur, se remémore les événements qui l'ont conduite

dans ce lieu de tous les dangers. Puis retour en arrière avec Anna Pavesi comme narratrice qui reconstitue le fil des événements. Commence alors l'interrogation des gens qui ont connu Patrizia, ainsi que des médecins l'ont soignée (en vain) après l'accident. Déjà à l'hôpital, Anna fait des découvertes troublantes dans les rapports médicaux. C'est aussi l'occasion pour elle de rencontrer un docteur séduisant qui n'est pas insensible aux charmes de la belle divorcée. Sexe à tribord !

Le titre *Une petite histoire sordide* est éloquent. Ce que découvre Anna est une sorte de drame de mœurs, somme toute assez banal, mais qui finit dans le sang. Et Alessandro Perissinotto, en habile conteur, en fait une histoire prenante qu'on a du mal à lâcher. Et plus Anna creuse, au propre comme au figuré, et plus la tension monte et plus il devient difficile d'interrompre sa lecture. Ce livre est la preuve évidente qu'on peut écrire des romans noirs prenants, bien ficelés, sans constamment recourir à l'artillerie lourde des agents secrets, des tueurs en série ou des légistes sanguinolents. Dans *Une petite histoire sordide*, il n'y a que des gens ordinaires qui vivent un drame somme toute banal, un de ces trucs à la con qui fait que le grand fleuve tranquille, sans crier gare, se transforme en rapide, en torrent impétueux et dévastateur. Remarquable ! (NS)

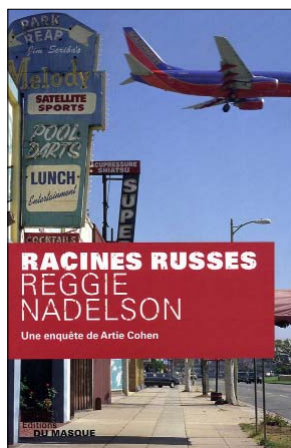
Une petite histoire sordide

Alessandro Perissinotto

Paris, Gallimard (Série noire), 2009, 264 pages.

Russe un jour, Russe toujours

Racines russes nous présente une enquête d'Artie Cohen, le sympathique détective de Reggie Nadelson, journaliste travaillant pour *Vogue USA*, *Financial Times* et la BBC. Les quatre premières aventures d'Artie Cohen ont déjà paru aux éditions Bourgois. Celle-ci met en vedette Billy, le filleul d'Artie. Billy est un adolescent de quatorze ans drôle, attachant, parfois très naïf, d'autres fois d'une maturité étonnante. Il a cependant un passé déjà lourd... À douze ans, il a été accusé d'un meurtre particulièrement horrible. Billy s'est-il défendu ? A-t-il perdu la tête ? Serait-il malade ? On met du temps à en apprendre plus. Ce qui est clair, en revanche, c'est qu'il y a eu mort d'homme. Négligé par ses parents, Billy peut heureusement compter sur son parrain Artie, son modèle, qui est très près de lui. Enfermé depuis deux ans dans un centre pour adolescents, en Floride, le garçon obtient une « permission », un droit de sortir du centre pendant quinze jours. Ses parents sont absents (et, fidèles à leurs habitudes, ils



ne changeront pas leurs plans pour lui...), c'est donc Artie qui l'héberge. La situation dérange. Artie reçoit même des menaces : on ne veut pas de Billy dans les parages. Plusieurs de ses proches le mettent en garde : Billy peut-il vraiment avoir changé à ce point ? Artie le croit. Plein de bonne volonté, mais déchiré entre ses diverses obligations et préoccupations, Artie laisse Billy seul à quelques reprises, geste qui peut paraître irresponsable, mais comment lui prouver autrement qu'il lui fait vraiment confiance ?

Au moment de la permission de Billy, divers crimes surviennent dans l'environnement d'Artie : un ado est battu à mort, un bébé est tué, et surtout une petite Russe de neuf ans, Luda, immigrée clandestine près de Billy, disparaît soudain... Le lecteur s'interroge : Billy a-t-il eu le temps de commettre ces crimes pendant les absences d'Artie ? L'enquêteur, son seul appui, doit-il se mettre à douter lui aussi ? Billy est déjà ébranlé par son triste passé et par son séjour dans le centre où il doit retourner sous peu ; si Artie se trompe et l'accuse à tort, il achèvera de le démolir...

Le roman est plutôt lent, Reggie Nadelson place les choses avec minutie, dresse les ramifications entre les personnages, en traçant notamment le portrait de la communauté russe de New York, qui semble un bien petit milieu, où tous se connaissent et où tout finit par se savoir. Le père d'Artie Cohen était un Russe appartenant au KGB et ces racines semblent sans fin. Impossible de s'en défaire. Artie a beau se considérer totalement américain, ne pas avoir d'accent, il sera toujours russe, fera toujours partie de cette communauté.

Le roman est très intérieur : tout est vécu à partir d'Artie, à la source même de ses émotions, sa vision des choses. On ne sait plus que croire... Billy est si sympathique ! Mais tout est rapporté par Artie, qui semble faire preuve d'un tel aveuglement quand il est question de son filleul... L'ambiance est déroutante, inquiétante, comme si on sentait toujours planer une menace sans savoir d'où arrivera le danger. Artie est policier à New York, et l'histoire se déroule au moment d'un attentat terroriste dans le métro de Londres... Le passé revient, on découvre New York continuellement dans la peur et la peine des attentats du 11 septembre.

Racines russes est un roman plus intrigant qu'enlevant, où l'auteure joue surtout avec les ambiances, les atmosphères. Nadelson présente une galerie de personnages très intéressants, et leurs liens, leurs personnalités, leurs différentes histoires prennent pratiquement le dessus sur l'intrigue principale. (ML)

Racines russes

Reggie Nadelson

Paris, Le Masque, 2009, 323 pages.



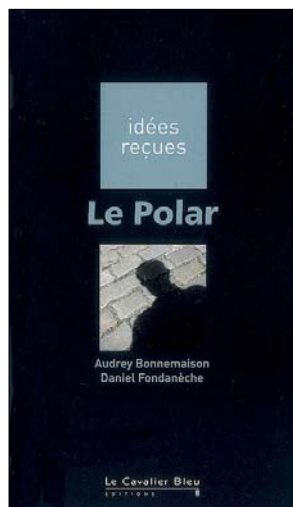
Polars et crime d'ignorance

Les littératures populaires, on le sait, souffrent d'un certain nombre de préjugés ou d'idées reçues véhiculées le plus souvent par des gens qui ne lisent ni romans policiers, ni récits de science-fiction ou de fantasy. À quoi bon ? Puisque ces braves gens « savent »... Pas besoin de lire un polar pour savoir que c'est du roman de gare. Ils savent que tous ces livres sont

mal ou très mal écrits. Ils savent aussi que le roman policier est un genre presque exclusivement américain (quelle décadence !), que les polars racontent de sordides histoires de sexe, de crimes et de sang. Ce sont des œuvres pernicieuses, des trucs dégueus qui n'intéressent que les détraqués, qui donnent de mauvaises idées aux citoyens, et autres fariboles que tout amateur du genre a entendues *ad nauseam* dans la bouche de ces ignorants qui veulent notre bien. C'est pour combattre ce ramassis de clichés imbéciles, remettre les pendules à l'heure, que Daniel Fondanèche et sa charmante complice Audrey Bonnemaison (allez les voir ici : <http://youtube.com/watch?v=ocQA6T6Lpil>) ont revêtu leur armure de passionnés du genre pour mieux pourfendre ces cuistres qui n'arrêtent pas de cracher dans la soupe.

Ils ont publié *Le Polar*, un petit bouquin de 128 pages, dans la collection « Idées reçues » que l'éditeur présente ainsi : « Les idées reçues sont tenaces. Nées du bon sens populaire ou de l'air du temps, elles figent en phrases caricaturales des opinions convenues. Sans dire leur origine, elles se répandent partout pour diffuser un "prêt-à-penser" collectif auquel il est difficile d'échapper. [...] Cette collection cherche à comprendre leur raison d'être, à déceler la part de vérité souvent cachée derrière leur formulation dogmatique, les tenir à distance respectable pour offrir sur chacun des sujets traités une analyse nuancée des connaissances actuelles ».

Professeur de littérature à l'université de Paris VII, Daniel Fondanèche est un vieux routier des paralittératures, auteur de plusieurs ouvrages sur la question et sur le



polar. Audrey Bonnemaison est directrice d'une agence de communication éditoriale spécialisée dans les cultures populaires (littérature, musique, BD et comics). Dans chaque partie, ils s'attaquent à une idée reçue ce qui, mine de rien, leur permet de naviguer à travers le genre et ses subdivisions, son histoire, ses thématiques, etc. Excellente occasion pour les mordus de rafraîchir leurs connaissances ! Combattre les idées reçues est certes une noble cause, et j'en suis. Ma propre épée ruisselle du sang de ces dizaines de mécréants que je pourfends à l'année longue. Ce combat a toujours été le mien, même si avec le temps et avec l'âge j'ai tendance à dégainer moins vite. Pourtant, un tel ouvrage souffre au départ d'un sérieux handicap : quel public va-t-il vraiment rejoindre ? Les amateurs de polars n'ont pas besoin d'être convaincus. Quant aux autres, ceux qui véhiculent ces préjugés, pourquoi s'abaisseraient-ils à lire un livre *sur le polar* genre décrié, honni et bafoué ? Après tout, *ils savent*... Dès lors,

comment va-t-on pouvoir les convaincre d'avaler la pilule alors qu'ils ignorent même qu'ils sont malades ? Joli paradoxe, n'est-ce pas ?

Petite remarque en terminant : pourquoi Maurice Dantec (un auteur important, je ne le nie point...) a-t-il eu une sorte de traitement de faveur ? Il est le seul à occuper deux pages ! Ça me laisse perplexe... Dans les annexes, il y a un glossaire, un index *nominum*, une bibliographie sur le film noir, une bibliographie et des sites webs dont celui d'*Alibis*, of course...

Un livre en mini-format de poche, chaudement recommandé ! (NS)

Le Polar

Daniel Fondanèche & Audrey Bonnemaison
Paris, Le Cavalier bleu (Idées reçues), 2009,
128 pages.



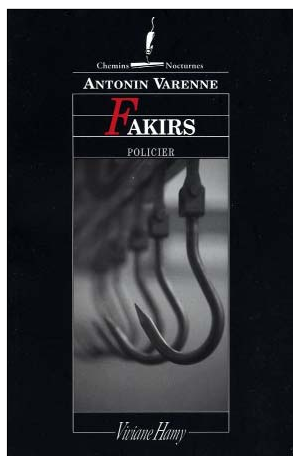
De la graine OGM de Maigret !

J'ai bien failli passer à côté de *Fakirs*, d'Antonin Varenne, comme je l'ai fait des deux premiers romans de cet auteur, *Le Fruit de vos entrailles* et *Le Gâteau mexicain* (ils sont parus chez Toute latitude). En fait, c'est en parlant de tout autre chose avec l'attaché de presse de chez Flammarion qu'a surgi le nom de cet auteur, né à Paris en 1973 mais qui vit à Toulouse. Comme mon interlocuteur avait été enthousiasmé par ce roman noir, j'ai été tenté d'y jeter un œil même si, ma foi, je ne peux pas dire que la couverture, elle, m'ait incité à le faire. Mais bon, on ne peut plaire à tout le monde, n'est-ce pas, et illustrer les polars, tout le monde sait que ce n'est pas de la tarte ! Bref, c'est là où ça compte,

c'est-à-dire sous la couverture, que le déclic s'est produit, et dès la première ligne (« Lambert se bouffait les ongles. ») j'ai été happé par les personnages torturés de Varenne.

Depuis deux ans, à la suite d'une affaire difficile impliquant des membres du bureau des Homicides de la police judiciaire de Paris, le lieutenant Guérin a été relégué aux Suicides, avec pour seul assistant Lambert, un stagiaire que tous s'accordent à trouver pas très délégué. Ce poste, c'est le purgatoire du service, voire son enfer et l'on n'en sort, selon la légende, qu'à la retraite, la démission... ou en se suicidant ! Mais cette affectation que tout le monde redoute, Guérin s'en accommode, même que le lieutenant s'y sent bien, ce qui n'améliore pas sa cote parmi ses anciens collègues (en fait, ils lui vouent une haine dont on découvrira l'origine au fil des pages). Vite devenu une encyclopédie vivante des suicides parisiens, Guérin, qui a la lubie de croire que tout est toujours relié et qu'aucun événement ne peut être compris isolément, s'enferme lentement mais sûrement dans une théorie fumeuse voulant que plusieurs de ces suicides aient été provoqués par il ne sait trop qui, mais provoqués, voilà, il arrivera bien à le prouver un jour !

Parallèlement au travail de Guérin et Lambert, qui est loin d'être jojo (les cas de suicide sont toujours des constats de dramatiques et pitoyables échecs de vie), on suit le parcours de John Nichols, un Franco-Américain qui vit dans un tipi en pleine cambrousse non loin de Saint-Céré, petit village de la France profonde. Quand des gendarmes viennent lui annoncer le décès d'Alan Musgrave, un ami de longue date, il



se rend à Paris pour comprendre ce qui s'est passé. Musgrave, qui présentait un spectacle sadomaso pendant lequel il défiait la douleur en s'écorchant de diverses façons, a succombé à ses propres blessures — il s'agirait donc d'une mort accidentelle ou d'un suicide.

On s'en doute, les deux trames, qui explorent deux réalités bien différentes mais aussi intéressantes à suivre l'une que l'autre, finiront par se rejoindre puisque Guérin aura à s'occuper du cas de la mort de ce fakir des temps modernes — décès qui apporte, selon le policier, d'autres preuves à sa grande théorie du complot.

Au-delà de l'intrigue, plutôt lente et qui attendra le dernier quart du livre pour accélérer (mais l'attente en vaut la peine !), c'est la façon que Varenne a de dessiner ses personnages et de les faire interagir qui fait l'intérêt de ce roman. Dès les premières pages, il est clair qu'on sera loin de l'urgence et de l'action trépidante, mais toujours immergé dans des ambiances glauques et pourtant chaleureuses, noires et pourtant lumineuses. Car Varenne possède ce talent

qu'avait Simenon de faire jaillir l'humanité de ses personnages en quelques lignes, de camper des décors d'où suinte le vécu et dont l'amalgame génère des ambiances (et des situations) qui deviennent quasi palpables. C'est ainsi que la douce (et parfois violente) folie qui habite Guérin réussit à nous émouvoir (tout comme la dépression de Churchill, son perroquet), que la relation trouble qui unissait Nichols et Musgrave devient touchante et vraisemblable malgré certaines situations convenues et parfois cliché, que Bunker, l'ancien tûlard qui surgit dans la vie de Nichols, apparaît comme une figure décalée, rappel des dérapages d'une autre époque d'où a néanmoins germé une sagesse certaine, etc. Chaque personnage, de Guérin jusqu'au simple figurant, est doté d'une épaisseur qui nous le rend crédible, vivant, « vrai », ce qui est plus rare qu'on ne le croit en littérature, et c'est dû pour une bonne part au style, maîtrisé, et au ton parfois subtilement décalé (« Mon petit Lambert... qu'est-ce que tu dis de celui-là ? ») desquels jaillissent justement ces ambiances qui ne pourraient perdurer dans l'effervescence d'un rythme trop endiablé, ces personnages que l'on se prend à aimer malgré leur noirceur pathétique — et sans rien révéler, je mentionne que le final de ce roman n'a rien, mais alors rien à voir avec un *happy end* !

Je ne sais si les deux premiers romans de Varenne montrent cette maîtrise d'écriture et ce sens du noir qui font le charme de *Fakirs*, mais il est certain que j'attendrai avec impatience le prochain livre. (JP)

Fakirs

Antonin Varenne

Paris, Viviane Hamy (Chemin nocturnes), 2009, 284 pages.